

## La résilience, nouvelle religion d'Etat

Les études critiques sur la résilience ne sont pas nombreuses, tandis que les références à cette notion se multiplient. Thierry Ribault est venu opportunément corriger le tir en publiant *Contre la résilience* (L'échappée, 2021).

Le concept de résilience est issu de l'ingénierie ferroviaire et désigne originellement la résistance des rails aux chocs et déformations, mais va très tôt s'aventurer dans d'autres domaines. Au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, la discipline écologique s'empare du terme. Les frères Eugene et Howard Odum sont des pionniers pour la recherche écologique des écosystèmes. Ils vont être dépêchés au milieu des années 1950 par l'*US Atomic Energy Commission* pour étudier l'irradiation par les essais atomiques américains des atolls situés dans l'océan Pacifique. Ils considèrent alors ces études – et les explosions à leur origine – comme « une opportunité unique de mener des analyses d'une importance considérable relatives aux effets des radiations provenant des produits de fission sur la population entière et sur l'ensemble des systèmes écologiques sur le terrain »<sup>1</sup>. Il s'agit de tester leur résistance aux effets induits par les rayonnements ionisants. L'écologie systémique émerge du champ de l'écologie des radiations, c'est-à-dire « de l'intérêt morbide [...] pour l'étude de la capacité du vivant à s'adapter à sa propre destruction et à en tirer parti »<sup>2</sup>.

Par la suite, l'usage du terme va se multiplier et se médiatiser, notamment en psychologie avec les travaux de Boris Cyrulnik. Dès 2008, la notion de résilience émerge au sein de l'Etat français : un Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale définit la résilience comme « la volonté et la capacité d'un pays, de la société ou des pouvoirs publics à résister aux conséquences d'une agression ou d'une catastrophe majeures, puis à rétablir rapidement leur capacité de fonctionner normalement, ou à tout le moins dans un mode socialement acceptable ». Le Livre blanc mentionne : « Les différentes atteintes possibles à la sécurité, qu'elles résultent d'initiatives hostiles ou de catastrophes naturelles, exigent un niveau identique d'anticipation, de préparation et de rapidité dans la réaction pour nos concitoyens. »

Après avoir pendant un temps envisagé de sortir du nucléaire, la réponse de l'Etat japonais à la catastrophe nucléaire de Fukushima a été de créer un Ministère de la résilience. Loin d'être anodine, cette institution est un symbole de la nouvelle stratégie déployée par les pouvoirs pour faire face aux désastres, au Japon comme ailleurs. En France, la loi portant sur la question environnementale de 2021 a été nommée « loi climat et résilience », tandis que le déploiement de moyens militaires lors de la crise sanitaire de la Covid-19 a été dénommé « Opération résilience ».

Aujourd'hui en France, les ministères des armées et de l'environnement semblent se disputer l'usage de la notion. Quand ce sont les militaires qui s'emparent de la résilience, il est difficile de faire croire que c'est pour notre bien. Nous sommes en réalité invités, flingue sur la

---

<sup>1</sup> Howard et Eugene Odum, « Trophic Structure and Productivity of a Windward Coral Reef Community on Eniwetok Atoll », *Ecological Monographs*, 25 (3), 1955, p.291-320

<sup>2</sup> Thierry Ribault, *Contre la résilience*, L'échappée, 2021, p.29

tempe, à nous sacrifier pour la Nation, s'il le faut en bouffant du poison. Voilà ce qui donne une petite idée de ce que contient, au fond, cette idéologie : maintenir l'ordre tel qu'il est.

Il ne s'agit plus de nier l'avènement de la catastrophe mais de s'y préparer, et donc de faire accepter son inéluctabilité. Pour cela, trois stratégies sont mobilisées : en minimiser les conséquences (par exemple en niant les effets des radiations sur les formes de vie, pourtant avérés, et de manière générale en produisant de l'ignorance à la manière dont l'industrie du tabac a tenté de minimiser les conséquences sanitaires de l'usage du tabac) ; expérimenter la survie dans des zones contaminées en maintenant les populations sur place (comme c'est le cas en Biélorussie et à Fukushima), légitimant du même coup l'industrie de la décontamination, de la reconstruction, des déchets ; impliquer les citoyens et citoyennes, afin d'obtenir sinon l'adhésion, au moins un consentement général.

On en appelle même à l'autogestion, mais une autogestion dans un cadre strict où les autorités et les experts restent les maîtres. Une autogestion du désastre, où la volonté de s'émanciper de ce qui a causé le désastre peut être assimilé à du terrorisme. Nous sommes en réalité dans l'art le plus raffiné de la cogestion, à la manière dont les syndicats ont participé à l'accumulation de capital, et ainsi à aménager leur propre exploitation. Ici, les citoyens sont appelés à mettre la main à la pâte de l'administration du désastre. Il ne s'agit plus de négocier la longueur des chaînes, mais la dose d'empoisonnement...

L'administration du désastre à Fukushima a en effet trouvé des appuis citoyens de choc. Peu de temps après la contamination radioactive et alors que les plus lucides tentent de fuir le plus loin possible, quelques huluberlus fondent l'ONG locale *Ethos in Fukushima*, afin de pousser à rester vivre en zone contaminée. Le nom choisi est une référence explicite à un programme des nucléocrates à Tchernobyl, ETHOS, visant à expérimenter la « vie sous contrainte radiologique » tout en niant l'étendue des dégâts.

Ryoko Ando, la plus fervente de ces huluberlus, critique même le dédommagement des exilés contraints de fuir la radioactivité, tout en appelant les autorités à intervenir pour faciliter l'autogestion des populations en zone contaminée : distribuer des dosimètres, envoyer des experts, organiser des réunions publiques. Le techno-totalitarisme se pare d'une orientation libertarienne.

Perfusée à l'idéologie de la résilience, l'ONG locale peut ainsi déclarer quelques mois après la catastrophe : « ce dont il s'agit, c'est de la vie à Fukushima après la catastrophe nucléaire. Mais au-delà, c'est notre capacité à léguer un avenir meilleur, car c'est merveilleux de vivre ici. L'histoire de Fukushima est un cadeau pour le futur ». Pas sûr que les malades et les endeuillés le voient de cette façon.

L'idéologie de la résilience est en fait considérée comme une sorte de nouvelle religion d'Etat, où toutes les situations suscitant de la vulnérabilité sont saisies pour inciter à faire du malheur une source de rebond et d'adaptation : finalement une idéologie de « faire avec », tout en individualisant la responsabilité de la catastrophe. Son fondement est l'adaptation, instillant une nouvelle forme d'eugénisme. Ce sont les plus aptes à rebondir qui seront sauvés, pour subsister dans un monde où la vie est réduite à la survie et les individus condamnés à bricoler des solutions pour se protéger eux-mêmes.

Dans cette idéologie où chaque crise est prétexte à rebondir, l'être humain est considéré comme un système similaire à une machine, conformément à la cybernétique : un noyau de matière sans cesse envahi par des informations à intégrer et autour duquel gravitent les cercles circulaires de la vie biologique, du mental et de l'esprit. La religion est, au passage, réhabilitée comme un mécanisme consolidant le système immunitaire et favorable à la capacité de surmonter les chocs. On ne sait plus très bien si la religion est résilience, ou si la résilience est religion.

Chaque drame et catastrophe, source de perturbation, est finalement considéré positivement, permettant de sortir de sa zone de confort et de s'adapter, et ainsi progresser – c'est-à-dire être productif. La résilience est en réalité une forme de management visant à conditionner l'être humain. Le changement, c'est bien, ça permet de rester actif. Les suicidés de France Telecom en savent quelque chose.

On ne peut pas nier que la résilience a quelque chose de séduisante. De fait, à peu de frais apparents, elle nous offre clé en mains une solution à nos déboires, vantant en même temps nos capacités à rebondir et à se sortir de n'importe quelle situation, sans avoir à remettre en jeu les orientations profondes. Ce n'est pas pour rien que c'est par la psychologie que la résilience s'est diffusée dans les populations.

Il ne s'agit pas de nier que toute personne a des ressources parfois insoupçonnées pour faire face aux épreuves, ni de proposer de se complaire dans le désespoir, à la manière du mouvement romantique. Il me semble plus pertinent de se lancer « A la conquête du bonheur », comme le propose Albert Libertad<sup>3</sup> – entendu qu'il n'est ni un bonheur céleste, mais bel et bien terrestre, ni remis à plus tard, mais à portée de main, ni même une obligation.

Il n'y a toutefois rien de comparable avec l'idéologie de la résilience et sa contrainte au rebond. L'anarchiste entend s'épanouir pleinement en vivant intensément, y compris, au besoin, par la révolte contre ce qui se mettrait face à lui. La joie de vivre occupe une place, mais n'est pas confondue avec la liberté – dont la quête peut parfois mener à une existence tragique. La vie heureuse a quelque chose à voir avec les conditions de la vie sociale, tout en étant une aptitude découlant d'une démarche personnelle, qu'il est possible de conforter par des pratiques collectives. L'anarchisme est en général un dépassement du clivage individuel/collectif.

La lucidité face au désastre n'est pas incompatible avec les émotions, comme la fureur, la tristesse ou la peur. En l'occurrence, c'est bien ne pas fuir face à la radioactivité qui relève de l'irrationnel, contrairement à ce que racontent les nucléaristes. La peur peut nourrir de saines réactions.

Ces émotions sont une manifestation palpable d'une condition partagée, pouvant donner lieu à une conscience collective du refus de vivre sous la menace. Surtout, elles font partie de l'être humain réel, complet, avec ses fragilités et ses inutilités. Toute émotion n'est pas valorisable, et c'est tant mieux. C'est pareil pour la souffrance : il n'y a aucun secret caché au fond de la douleur, pas plus de mérite ou de sens caché.

L'idéologie de la résilience est un des dispositifs de l'Etat pour nous faire passer la pilule de la domination, anticipant l'aggravation des désastres. Ce n'est plus seulement l'avenir qui a

---

<sup>3</sup> Albert Libertad, « A la conquête du bonheur », *L'anarchie*, 25 octobre 1906

tout de dystopique, mais notre présent. Il pourrait encore se dégrader. Les expérimentateurs de tout poil en ont encore sous la pédale, nous préparant à vivre dans un monde invivable avec des solutions techniques qui renforcent les problèmes.

A la fin des années 1950, une philosophe faisait débiter la *Condition de l'homme moderne* par le lancement d'un satellite autour de la Terre<sup>4</sup>. Cet évènement était alors l'expression de la tentative de fuite de l'homme moderne : s'évader de sa prison terrestre pour aller vers les étoiles et fuir le monde pour le Moi. La tête dans les étoiles... en étant branché sous respirateur.

Etrange tentation alors que la planète Terre est, autant qu'on le sache, la seule à nous procurer un habitat dans lequel on peut se mouvoir et respirer sans effort et sans artifice. Cette fuite en avant est l'expression du désir d'échapper à la condition humaine en artificialisant la vie elle-même. Etrange tentation, qui est en réalité un nouveau stade d'aliénation, où l'être humain s'aliène son propre milieu terrestre. Les mathématiques sont l'outil nécessaire à cette tentation, réduisant tout en un langage simplifié, débarrassé de tout rapport sensible. Pas certain, pourtant, que les chaînes artificielles soient plus douces que les chaînes naturelles...

Cette tentative d'évasion pousse à produire un monde de plus en plus artificiel. La prophétie est autoréalisatrice, dans la mesure où cette artificialisation épuise les ressources naturelles, pollue l'ensemble de la planète et rend la Terre de plus en plus inhabitable. L'accélération de l'artificialisation est alors présentée comme la seule solution. Plus on solutionne par des moyens technologiques et industriels, plus on casse, plus on casse, plus on a besoin de solutions technologiques et industrielles. En économie, on appelle cela un marché captif. La réalité brute, c'est que le désastre est présenté comme le remède.

La même philosophe a poursuivi sa réflexion, pressentant que la conquête spatiale et son modèle de vie confinée, coupée de la nature, entièrement artificialisée, était emblématique de la condition de l'homme moderne – et peut-être son stade final.

« L'astronaute lancé dans l'espace extra-terrestre et emprisonné dans une capsule remplie d'instruments où chaque rencontre physique réelle avec l'environnement signifierait une mort immédiate peut fort bien être considéré comme la symbolique incarnation de l'homme d'Heisenberg – un homme pour lequel il sera d'autant moins possible de rencontrer jamais autre que lui-même [...] qu'il aura mis plus d'ardeur à éliminer toutes considérations anthropocentriques dans ses rencontres avec le monde non-humain qui l'entourne »<sup>5</sup>.

L'horizon de l'humain est la vie encapsulée dans des villes aseptisées et polluée, branchée à haut débit, médiatisée à travers des technologies.

L'intuition de la philosophe était, malheureusement, la bonne. Comme le rapporte Thierry Ribault, l'Unesco et l'ONU ont proposé en 2017 une transposition à la vie sur Terre des conditions de vie dans l'espace, pour faire face au manque d'eau : « dans la station spatiale internationale, le matin, l'eau est consommée avec du thé, l'après-midi elle devient de l'urine et le lendemain elle sert à se raser... il s'agit de la même eau depuis des années ! », exulte

---

<sup>4</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983

<sup>5</sup> Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, 1972, p.352

l'onusien Richard Connor<sup>6</sup>. Les technocrates ne rêvent décidément pas de la même chose que nous.

L'art de s'accommoder avec la contamination peut aller très loin. Cette étrange fascination de la survie dans des situations extrêmes relève d'une fuite en avant où l'être humain se coupe de son habitat pour un milieu étanche, une cage artificielle déshumanisante. Chacun et chacune se trouve ainsi déplacé dans un monde inapproprié dans lequel survivre malgré tout serait l'expression de sa robustesse. Toute ressemblance avec l'eugénisme – et au passage avec le transhumanisme – n'est pas le moins du monde fortuite.

Préserver les conditions d'une vie désirable n'est plus une option envisagée. En même temps, cette fuite en avant nécessite une atrophie gigantesque de la liberté, pour entériner un monde aliéné, où l'on ne peut jamais être vraiment là, sans cesse préoccupé par les impératifs de la survie et la participation aux mécanismes de la normalité survivaliste. Il est alors impossible d'être en conscience à ce que l'on fait, mais uniquement condamné à s'agiter en réponse à des stimuli extérieurs. On comprend que les gens ayant le goût du pouvoir et des foules aux ordres y voient une sorte de panacée.

Thierry Ribault invite quant à lui à redonner sa chance à la fureur, « cette fureur qui a ses raisons que la raison se doit d'entendre »<sup>7</sup>. Si elle ne fait pas tout, « elle peut insuffler le commencement vital du refus de penser dans la langue pétrifiée de la société industrielle et de ses aventureux expérimentateurs »<sup>8</sup>. Et, à l'occasion, susciter des volontés de ne pas faire avec les nuisances, mais de chercher à s'en émanciper par tous les moyens que nous jugerons nécessaires.

Jack Déjean

---

<sup>6</sup> Thierry Ribault, *Contre la résilience*, L'échappée, 2021, p.158

<sup>7</sup> Ibid, p.27

<sup>8</sup> Ibid, p.27